L'artillerie d'appui direct : conférence donnée à la Société des Officiers de Lausanne le 18.3.53

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **98 (1953)**

Heft 9

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

les P.-L. Courrier, les Guillaume Apollinaire, les Psichari et tant d'autres...

S'il y avait une conclusion à tirer de ces réflexions, ce serait celle-ci : l'Armée est affaire de discipline, mais aussi d'harmonie. Au service du Pays, la responsabilité est partagée entre tous les soldats, à quelqu'arme qu'ils appartiennent, qu'ils soient commandants ou subordonnés. L'honneur de servir dans une arme à laquelle on est fier d'appartenir ne vaut que dans la mesure où l'on sert l'Armée, et, par elle, le Pays.

Cap. GASTON MICHEL

L'artillerie d'appui direct

Conférence donnée à la Société des Officiers de Lausanne le 18.3.53.

L'instruction sur le tir de l'artillerie française de 1921, qui condensait l'expérience acquise au cours de la période la plus brillante de cette artillerie, commençait par ces mots :

« L'arme de l'artilleur, c'est le projectile. »

C'est par ces mêmes mots que je commencerai cette conférence. Au milieu des péripéties de combats chaque jour plus brutaux, plus rapides, plus difficiles, l'artilleur qui veut remplir sa mission doit sans cesse revenir à cette maxime de base : « l'arme de l'artilleur, c'est le projectile ».

Un artilleur qui intervient dans la bataille de tout le poids des feux mis à sa disposition peut à la rigueur ignorer quelles unités tirent à sa demande, quels sont leurs emplacements, quel modèle de canon elles utilisent. Il peut aussi ignorer par quels chemins complexes ses ordres sont transmis, par quels procédés ils sont transformés en commandements pour les pièces. S'il veut obtenir un rendement satisfaisant des moyens employés, il doit par contre

raisonner attentivement le choix de la munition et de l'amorçage et savoir exactement quels effets il peut en attendre dans le cas particulier qu'il traite.

Je n'ai pas l'intention de vous rappeler ici les notions fondamentales sur les effets des munitions d'artillerie. Je veux simplement vous montrer par quelques exemples vécus, combien il est important de les connaître.

Quand j'étais sous-lieutenant élève à Fontainebleau, une anecdote de la bataille de Verdun m'avait beaucoup frappé. Un chef d'escadron dont le groupe de 105 long effectuait chaque jour d'importants tirs d'interdiction à grande distance sur un carrefour, eut l'occasion d'interroger un prisonnier allemand qui traversait souvent ce carrefour. Il fut très surpris de se voir répondre par le prisonnier que celui-ci n'y avait rien remarqué. Toutefois, à la réflexion, le prisonnier ajouta qu'en effet, il tombait bien des obus, mais très dispersés (en raison de la fourchette à cette distance) et peu dangereux (les fusées fonctionnant mal dans le sol détrempé). Personne n'y faisait attention.

Voilà un groupe plus sûrement neutralisé par un mauvais choix de l'objectif et de la munition que par la contre-batterie la plus efficace.

Je dois personnellement la vie à un mauvais choix de fusée lors des combats d'Oum el Araneb au Fezzan. Un obus de 75 italien éclata à 1 m. 50 de moi contre le talus de sable sur le rebord duquel je me tenais debout.

Une fusée non instantanée permit à toute la partie avant de la gerbe latérale de rester dans le sable.

Lorsque la 2e D.B. se rua vers Strasbourg, un élément de route qu'empruntait son axe principal près de Badonvillers fut pendant de nombreux jours battu d'enfilade par une batterie allemande du secteur de Saint-Die. Bien que les $^2/_3$ de la division et de nombreux convois de ravitaillement dans les deux sens soient passés en ce point, nous ne subîmes aucune perte. Les prairies de chaque côté de la route étant marécageuses, les éclats d'obus restaient dans les entonnoirs.

Pendant l'arrêt marqué à l'automne de 1944 en Lorraine, un de mes groupes et mon P.C. furent soumis pendant plusieurs jours à des tirs assez nourris d'obusiers de 150. Là encore nous ne subîmes aucune perte car les Allemands employaient des fusées à long retard et les obus éclataient à trois mètres de profondeur. Un obus arriva même au beau milieu d'un foyer où se chauffait tout un groupe d'hommes qui en fut quitte pour la peur.

Vous voyez, par ces exemples qu'on pourrait multiplier indéfiniment, qu'on ne fait jamais assez d'effort soit par l'étude, soit par l'observation très rapprochée, pour connaître à fond les effets des projectiles dans les divers genres de terrain. Du choix de la munition dépend en dernière analyse l'efficacité matérielle du tir.

A propos de ces effets matériels, je crois utile de vous signaler deux résultats d'expériences.

On se pose souvent le problème de l'efficacité, sur un char, du coup direct, en obus explosif à fusée instantanée. L'ensemble des résultats obtenus en 1944-45 à la 2e D.B. sur des chars Mark IV et Panther est qu'en moyenne un coup direct de 105 sur deux mettait le char hors de combat (je ne dis pas détruisait le char).

Par contre, l'équipage était à chaque fois très durement choqué et abandonnait le char.

Les résultats seraient sans doute moins bons sur les chars plus récents et plus lourds.

Quant au tir sur blockhaus bétonné, l'absence de canons de très gros calibre a amené à l'exécuter de plein fouet à faible distance avec des matériels automoteurs de 155 long ou 203 et des obus explosifs à fusée spéciale anti-béton. Le principe est de mettre plusieurs coups de suite dans le même trou grâce à la précision du tir de plein fouet.

Les résultats obtenus sont très satisfaisants. Ce procédé dangereux mais très rapide permet de conserver le bénéfice de la surprise dans l'attaque d'une position bétonnée.

Mais s'il est important de connaître les effets matériels des munitions d'artillerie, il l'est encore plus d'en connaître les effets moraux et nous abordons là un des points essentiels et des plus difficiles de l'emploi de l'artillerie.

C'est un lieu commun de dire que la guerre est la lutte de deux volontés. Vrai pour les dirigeants suprêmes, vrai pour les peuples, ce principe l'est pour les chefs à tous les échelons de la hiérarchie et pour tous les combattants du rang.

Les plus grandes et les plus belles victoires n'ont pas été remportées par la destruction matérielle de l'ennemi, mais par la destruction de sa volonté de combattre.

L'étude de la peur qui annihile ou simplement amenuise cette volonté, la connaissance des conditions physiques et psychologiques dans lesquelles la peur naît, se développe ou se jugule, sont des éléments essentiels de la science militaire.

Je n'ai pas l'intention de traiter ici, même sous le seul angle de l'artillerie, ce sujet immense et sans cesse renouvelé par l'appa-

rition d'armes aux formes d'actions nouvelles. Je veux simplement vous livrer quelques réflexions fragmentaires.

L'effet psychologique des tirs d'artillerie sur le combattant trouve en bonne partie son origine dans le souvenir des effets matériels des tirs antérieurs, mais cette cause n'est pas forcément prépondérante. En fait, des troupes n'ayant jamais subi l'épreuve du feu et soumises à des tirs d'artillerie ne leur causant que des pertes insignifiantes sont en général plus atteintes dans leur moral que des troupes aguerries dans des combats sanglants.

La naissance de la peur peut s'expliquer par le choc, le bruit, la fumée, le sifflement hargneux des éclats, mais d'autres éléments interviennent.

D'abord la soudaineté du danger qui oblige à être en alerte constante, donc crée une tension nerveuse et fatigue éminemment favorables au développement de la peur. Un court sifflement aigu et malheur à celui dont les réflexes n'ont pas été assez justes ni assez rapides. Les combattants ont toujours fait une distinction entre les coups qui arrivent vite et ceux qui arrivent lentement. Et l'efficacité psychologique considérable du tir direct, qu'il s'agisse de canons de chars ou de pièces d'artillerie, s'explique par le fait que l'homme même aguerri se sent complètement désarmé. Il sait que ses réflexes ne pourront pas jouer. Pour ma part, j'ai connu peu d'impressions plus désagréables.

En décembre 1946, en Indochine, lors de l'attaque du Viet Minh, la route entre Tourane et le terrain d'aviation fut immédiatement coupée par un ennemi qui avait installé secrètement des blockhaus dans de nombreuses maisons isolées. Le terrain, était en outre très favorable à la défense. La route fut très rapidement déblayée avec des pertes négligeables grâce à l'emploi audacieux de canons de 25 livres tractés attaquant les organisations rebelles à 300 ou 400 mètres à vue directe.

Nous retiendrons donc l'efficacité du tir direct réalisé par surprise. Nous y ajouterons une autre conclusion. Dans le cas de tirs déclenchés par surprise sur un ennemi n'occupant pas de positions protégées, par exemple tir à vue sur personnel à découvert ou harcèlement d'un village en arrière de la ligne des contacts, il est souvent intéressant de tirer à forte charge pour que l'ennemi soit mieux pris au dépourvu.

Un autre élément de l'action psychologique de l'artillerie vient de ce que j'appellerai l'universalité du danger.

Universalité dans le temps d'abord. Toutes les heures comportent les mêmes dangers car un caractère essentiel de l'artillerie

est la permanence de son action. La nuit n'en met pas à l'abri comme des chars, le mauvais temps comme de l'aviation.

Universalité dans l'espace. Tout élément situé à portée des canons ennemis est menacé. Il est curieux de constater combien en période d'activité de l'artillerie ennemie, chaque petit élément est porté à se croire l'objectif numéro un du champ de bataille.

Il faut donc que l'artillerie s'efforce de faire pénétrer dans l'esprit de chaque combattant ennemi cette menace diffuse mais permanente en se refusant à toute rigidité dans ses tirs, en introduisant même quelquefois dans ses programmes de tirs, une incohérence apparente.

En décembre 1944, les villages d'Alsace et de la région d'Erstein, où étaient installés nos éléments avancés, étaient soumis à des tirs très violents ! environ 1000 coups par jour et par village. Mais l'essentiel de cette ration — si j'ose m'exprimer ainsi — tombait entre 7 h. et 7 h. 30 du matin. Le seul résultat fut de faire lever un peu plus tard nos hommes qui couchaient dans les caves.

La dispersion elle-même multiplie le danger apparent. Tout individu qui se trouve à l'intérieur de la zone de dispersion peut se croire aussi menacé du coup au but que l'objectif lui-même. Il faut des nerfs solides et une bonne connaissance des méthodes de tir ennemies pour déterminer le véritable objectif et réagir en conséquence. Mais une telle détermination peut sauver bien des vies humaines et c'est le devoir de l'artillerie de guider les officiers des autres armes dans ce domaine. Une grande différence est à faire par exemple entre les tirs observés et les tirs à priori sur un point de passage car les premiers sont beaucoup plus meurtriers.

A cette universalité s'ajoute la variété des effets des divers types de munitions. La tranchée étroite qui protège remarquablement contre le coup percutant ne protège ni contre l'obus explosif fusant, ni contre l'obus au phosphore. L'abri valable contre l'amorçage instantané est sans efficacité en cas d'amorçage à retard. Les incendiaires créent des dangers différents. Le coup direct menace la plus petite embrasure d'un blockhaus aux murs épais. Le combattant trop imaginatif pensera toujours à la forme de danger la mieux adaptée à son cas particulier. C'est pourquoi il est souhaitable de panacher chaque fois que c'est possible calibres et types de munitions. Tant que les limites de sécurité le permettent il est, par exemple, très payant de mélanger pour l'appui d'une attaque le 105 et le 155, le percutant et le fusant, l'explosif et le fumigène.

La violence du choc physique peut provoquer, chez le combat-

tant non endurci ou fatigué, des chocs nerveux tels que, dans certains cas favorables, quelques coups de gros ou de très gros calibres, font abandonner le combat à une troupe qui avait fort bien tenu sous des tirs nourris des calibres usuels.

L'exemple classique d'effet de choc est celui des combattants des forts de Verdun qui, à l'abri dans des galeries intactes mais soumis à un pilonnage continuel pendant des jours, ont parfois perdu toute capacité de combat en raison de l'ébranlement nerveux subi.

Mais tous ces facteurs se multiplient les uns par les autres dans l'action de masse. L'immense puissance brusquement déchaînée d'une concentration massive transforme en quelques secondes un paysage calme en enfer dévorant, engloutit le combattant dans une catastrophe qui le dépasse et l'anéantit. L'homme a l'impression qu'il ne peut plus rien contre de telles forces déchaînées, que toute réaction, tout geste, va amener la mort et qu'il est bien inutile de prétendre faire quelque chose contre une force hors de toute mesure avec lui. En un mot, il renonce à se battre. Le courage de l'individu ne se mesure pas à sa tenue sous ce déluge de feux, mais bien plutôt au délai qu'il lui faut pour se servir à nouveau de ses armes, après l'arrêt du tir. Et si ce délai est supérieur à celui que mettent l'infanterie ou les chars à l'aborder, alors, le drame est consommé.

Jamais l'artilleur n'étudiera assez en temps de guerre, comme en temps de paix, les effets psychologiques de son arme.

L'observation très rapprochée lui permettra de constater partiellement sur lui-même certains de ces effets et de les analyser.

Il devra étudier des cas historiques précis, placés dans leur ambiance exacte de victoire ou de défaite, de surprise ou d'accoutumance, de confiance ou d'inquiétude, de forme physique ou d'épuisement. Il cherchera à en dégager pour lui-même non pas des règles, il n'y en a pas en cette matière, mais une connaissance subtile et toujours difficile à exprimer des réflexes les plus profonds de l'individu et du groupe devant certaines formes du danger.

A cette étude, devra d'ailleurs s'ajouter celle de la psychologie particulière de l'ennemi possible, car dans chaque race, les formes et les causes du courage et de la peur varient. Il lui faudra rechercher en particulier les points faibles dans le caractère de cet ennemi possible. De tels points faibles existent toujours et leur connaissance peut être un élément décisif du succès.

Je vous citerai quelques exemples de l'importance surprenante de cet effet psychologique. D'autres apparaîtront d'eux-mêmes

dans les exemples présentés dans la suite de cette conférence.

L'artillerie de la 2e D.B. fut appelée à participer, en avril 1945, à la réduction de la poche de Royan. Un problème difficile se posait. Les Allemands avaient installé, aux points essentiels, des cloches d'acier armées de canons qu'il fallait détruire ou neutraliser pour que l'attaque pût progresser. Ces cloches avaient une épaisseur de parois de 30 centimètres. Nous ne disposions que d'obusiers de 155 insuffisamment approvisionnés en munitions. L'obus explosif de 155 est en outre sans effet sur une telle épaisseur d'acier. Il fut donc décidé de prendre les cloches à partie avec des chasseurs de chars à canon de 76, venant à la crête au dernier moment, après une reconnaissance minutieuse du terrain. Leurs obus de rupture ne perçaient pas plus les cloches mais ils devaient rechercher l'impact sur l'embrasure de la lunette.

Mettons-nous maintenant par la pensée à la place des servants d'une tourelle. Un premier coup frappa, par exemple, à 90 cm. de cette embrasure qui leur apparut tout à coup gigantesque. Le coup ne pénétra pas mais le bruit les abasourdit. Très rapidement un deuxième, un troisième coup arrivèrent de plus en plus près de l'embrasure avec le même vacarme. Pour eux, il n'y avait plus aucun doute. L'embrasure serait atteinte à l'un des prochains obus sans qu'ils puissent rien faire. Ils abandonnèrent donc une tourelle intacte dans laquelle quelques obus de rupture s'étaient simplement fichés.

Voici maintenant un exemple tiré de la campagne de Normandie.

Le 10 août 1944, dans l'après-midi, après un court mais sanglant « baroud » à la Saunerie, le sous-groupement Massu pénétrait dans le petit village de Nouans. Dans le bois, au nord du village, les Allemands avaient installé un puissant bouchon formé d'une batterie de 88 épaulée par des armes anti-chars et des tireurs d'élite. Ils battaient de leurs feux la patte-d'oie au nord du village et le glacis donnant accès à la lisière du bois.

Les carcasses carbonisées de trois half-tracks et les cadavres gisant dans le fossé témoignaient de la farouche résolution de l'ennemi. Dans ce terrain plat et découvert, les chars étaient certains de se faire moucher. Le commandant Massu fait donner ses fantassins. Ceux du Tchad, avec leur fougue coutumière, tentent de s'infiltrer dans le dispositif allemand. Par des prodiges de ruse et de courage, ils parviennent jusqu'à 100 mètres des 88, qui ouvrent alors un feu meurtrier, plaquant les fantassins au sol et les obligeant à se retirer. Décidément, on ne passera pas tant que la batterie allemande ne sera pas réduite au silence. Le com-

mandant Massu fait appeler son artilleur, le capitaine Ramières : il faut faire sauter le bouchon ennemi. C'est une mission de choix, mais délicate. Pas d'observatoire digne de ce nom dans ce terrain plat et compartimenté. Il faut se rapprocher au plus près. Le capitaine part en Jeep, avec ses observateurs, mitraillette au poing. Un sergent du Tchad qui, tout à l'heure, s'est approché à quelque 100 mètres des canons allemands, propose de les accompagner pour fixer l'emplacement exact de l'objectif. La Jeep s'arrête à 100 mètres de la patte-d'oie. Pied à terre et par bonds, courbant l'échine sous les rafales de mitraillettes, les artilleurs atteignent le fossé bordant le carrefour. Les Allemands à démolir sont à 400 mètres devant ; on les devine, terrés à la lisière. Pour tout instrument, le capitaine a une carte Michelin et ses jumelles. Une ligne téléphonique tirée sous le feu le relie au half-track radio, lui-même en communication avec la batterie. « Envoyez un coup fumigène 400 mètres au nord carrefour X..., où je me trouve ». Quelques instants d'activité fébrile à la batterie. Le lieutenant Portner prépare les éléments. « Coup parti ». Vingt secondes d'attente anxieuse, une explosion mate, puis une gerbe de feu attire les regards à droite. Un lourd globe blanc s'élève majestueusement du bois. En un clin d'œil le capitaine Ramières lance son commandement : « Augmentez 50 pour cent pour toute la batterie, même hausse. » La batterie répond avec allégresse. En l'espace de trente secondes, 24 coups tombent sur la position allemande. Le tir est répété trois fois, ratissant l'ensemble de la zone. Le buste émergeant du fossé, les observateurs regardent les obus tomber, ils sentent le souffle des arrivées.

Une épaisse fumée grise filtrée par les arbres plane au-dessus de la position ennemie. Toute réaction a cessé. Une patrouille est envoyée. C'est alors que débouchent, par une route transversale quelques chars du sous-groupement voisin. Ils n'essuient pas un coup de canon ; quelques minutes avant, leur compte eût été bon.

Le char de tête s'installe face au bois et « azimute » l'un après l'autre les 88 abandonnés et déchiquetés.

Un Allemand terré dans un trou sort, les bras en l'air, livide ; quelqu'un parle allemand : on l'interroge. Montrant le char qui continue à tirer, l'Allemand dit : « Oh ! ce n'est pas la peine, on a compris tout à l'heure ».

Voici maintenant un exemple d'Indochine :

En décembre 1946, après l'attaque Viet-Minh, les troupes françaises d'Hanoï se trouvaient dans une position délicate. Elles

encerclaient l'ennemi, enfermé dans la cité annamite, mais devaient en même temps tenir les lisières extérieures de la ville pour protéger la population européenne. Ces lisières n'étaient tenues que par de faibles détachements d'hommes aguerris mais trop peu nombreux, souvent pressés la nuit par un adversaire peu expérimenté mais à gros effectifs. Nos détachements furent toujours dégagés par des tirs d'arrêt. Or, en raison de la très grande pénurie de munition, un tir d'arrêt ne comprenait que quatre coups de 105. Je dis bien quatre coups.

Il va de soi qu'il n'en est plus de même maintenant que l'Annamite s'est au moins partiellement accoutumé aux tirs d'artillerie. Au risque de passer pour paradoxal, j'en arrive ainsi à dire que *dans certains cas*, les pertes en matériel ou en hommes occasionnées à l'ennemi par les tirs d'artillerie, n'ont qu'une importance limitée.

Je préciserai tout de suite ma pensée en ajoutant que, dans ces cas précis, l'intérêt essentiel des destructions réside alors non pas dans ces destructions elles-mêmes, mais dans le climat d'angoisse et de paralysie qu'elles créent chez l'ennemi.

Tuer des ennemis paie surtout si cela fait naître ou permettra de faire naître au moment choisi les réflexes de la peur chez les survivants.

C'est le développement brusque de ce climat d'angoisse et de paralysie, sous l'effet de tirs massifs, qui créera l'action déterminante de l'artillerie dans le combat commun des différentes armes, c'est-à-dire la neutralisation de l'ennemi, l'annihilation temporaire de sa volonté de se servir de ses armes ou de progresser au moment de l'action décisive.

Dans l'équipe de toutes armes, qui est la cellule de base du combat moderne, peu importe celui qui détruit le matériel ou l'homme, ou qui occupe le terrain. Son action ne sera souvent que la matérialisation d'un succès dont les causes essentielles résident ailleurs et la neutralisation d'artillerie sera souvent cette cause essentielle.

Etudions maintenant les principaux facteurs matériels qui ont bouleversé les conditions d'emploi de l'artillerie depuis 15 ans.

Ce sont :

— le développement des transmissions ;
— la motorisation ;
— les progrès des matériels en ce qui concerne les champs de tirs en direction.

La puissance et la souplesse des moyens de transmissions actuels ont donné des facilités de commandement et de conduite des tirs considérables.

Tous les éléments dispersés d'une unité d'artillerie peuvent maintenant évoluer « à la voix ». Mais ce n'est plus la voix du maître de carrière dirigeant une batterie attelée dans un espace étroit, c'est celle d'un chef lointain arrêté ou en déplacement, en tous cas libre de ses mouvements, à qui tous les renseignements affluent de l'avant comme de l'arrière, et qui déplace à la voix ses éléments comme des pions sur un immense échiquier. Ces facilités de commandement pour la manœuvre, nous les retrouvons pour le tir. Le sous-lieutenant, terré dans son trou, qui voit un objectif et entre dans le réseau d'artillerie peut amener sur cet objectif le feu d'une pièce, d'une batterie, d'un groupe, d'une artillerie divisionnaire et même des 35 groupes d'une artillerie de Corps, comme mes officiers ont pu le faire en Lorraine.

Tout ceci a changé la notion de *soutien d'artillerie*. Autrefois, avoir un soutien d'artillerie c'était avoir au plus près, à sa botte, une batterie ou un groupe pratiquement dépensé au seul bénéfice de l'unité soutenue.

Maintenant, disposer d'un soutien d'artillerie c'est :

1° Etre à l'intérieur d'un cercle de centre, une position d'artillerie ayant pour rayon la portée des pièces.

2° Etre accompagné par un officier d'artillerie avec poste radio et disposant d'un crédit de munitions.

Je signalerai quelques points particuliers au sujet des transmissions.

Malgré les possibilités considérables de la radio, le téléphone garde une grande importance. Il est plus sûr, si les lignes sont bien posées, de plus grand débit, beaucoup plus économique en personnel d'exploitation. Les lignes surveillées évitent le chiffrement ou le camouflage de nombreux messages. Enfin, le fonctionnement continu des postes radios — souvent nécessaire en artillerie — provoque, au bout de quelques jours, des pannes assez nombreuses. Aussi, dès que le mouvement se ralentit et s'arrête, est-il bon de commencer à poser du fil.

La discipline des transmissions radios, l'entraînement très poussé des utilisateurs, tant officiers qu'hommes de troupe, sont la condition absolue du rendement des réseaux radios.

Les possibilités de la radio permettent non seulement d'excel-

lentes liaisons intérieures à l'artillerie, mais aussi des liaisons étroites avec les autres armes.

Mais pour exploiter à fond ces possibilités, il est indispensable que les officiers d'artillerie, commandants de batterie ou de rang supérieur connaissent à fond, non seulement les réseaux radios et les possibilités de fréquence de *toute* l'artillerie, mais également des unités appuyées. Cette connaissance qui demande un gros travail d'étude est obligatoire pour tout chef d'artillerie qui veut être à la hauteur de sa mission.

Les réseaux radios de l'artillerie étant parmi les plus solides de la division, l'artillerie doit être prête à suppléer à la défaillance d'un réseau de commandement en faisant passer les messages les plus importants par le réseau de l'artillerie.

Des possibilités immenses de la radio on ne doit pas déduire que la guerre se mène et surtout se gagne à partir d'un P.C. desservi par de nombreux postes. Si elle servait de prétexte à la paresse et à l'immobilité, les inconvénients de la radio seraient au moins aussi grands que ses avantages.

Il ne faut jamais oublier qu'une situation ne se juge vraiment bien que sur place, qu'aucun message ne peut remplacer la perception directe de l'ambiance du combat, que rien ne peut remplacer le coup d'œil sur le terrain et le contact personnel physique avec les subordonnés.

L'artilleur commettrait une faute exceptionnellement grave, mais singulièrement tentante en renonçant à occuper des observatoires sous prétexte que tous les renseignements affluent à ses postes radios.

Le chef d'artillerie ne doit pas considérer la radio comme un moyen de commander commodément à partir d'un P.C. confortable, mais au contraire comme le moyen de continuer à exercer le commandement tout en se portant là où se joue le drame décisif, c'est-à-dire à l'avant.

La motorisation a redonné des jambes à l'artillerie. Elle peut maintenant suivre, et pour les autos-moteurs au besoin en tous terrains, la cadence d'une avance si rapide soit-elle. Je n'ai point besoin d'insister sur ce point évident.

Je voudrais signaler deux points particuliers.

La motorisation, en augmentant les capacités de transport des unités, a permis à celles-ci d'emmener avec elles un armement secondaire, puissant, tant contre l'infanterie qu'anti-chars et de DCA.

Un groupe de 105 automoteurs français possède :

— plusieurs chars de combat ;
— des véhicules semi-chenillés de DCA à quadritubes de 12,7 très efficaces à terre ;
— de très nombreuses mitrailleuses de 12,7 (une demi-centaine) ;
— plus de 100 mitraillettes ;
— un grand nombre de lance-fusées anti-chars.

Un groupe de 105 tracté, quoique très sensiblement moins riche est encore solidement armé.

Les unités d'artillerie ont donc les moyens d'assurer leur propre sûreté et la possibilité de résister pendant un certain temps à une attaque ennemie. Elles ne doivent plus réclamer le détachement, auprès d'elles, d'unités de protection.

La question est souvent posée de la valeur comparée du canon tracté et de l'automoteur. Ayant beaucoup utilisé les deux matériels côte à côte, je pense que les seuls avantages vraiment marquants de l'automoteur sont les suivants, par ordre d'importance :

— possibilité de sortir de batterie sans grand dommage sous les feux directs de blindés d'infanterie ou sous les tirs d'artillerie alors que cette opération est pratiquement impossible pour des canons tractés sous les feux directs et reste délicate et dangereuse sous des tirs d'artillerie ;
— possibilité d'occuper des positions de batterie en terrain non nettoyé préalablement ;
— portée pratique un peu plus grande, les automoteurs pouvant être portés plus audacieusement en avant.

La différence dans les délais de mise en batterie est négligeable.

Les matériels d'artillerie moderne tractée sont tous à flèche ouvrante. Leur champ de tir en direction est en général de 600 à 1000 m. En même temps, le changement d'axe de tir par déplacement des bêches est beaucoup plus rapide.

Le 105 tracté français est tous azimuts.

Le 155 tracté français a un champ de tir en direction de 1400. On peut changer son axe de tir en quelques minutes.

Ainsi donc, alors qu'autrefois une unité d'artillerie était condamnée à tirer presque exclusivement droit devant elle dans une zone d'action réduite, les progrès des matériels ont suivi ceux des transmissions et il est possible, sous réserve de l'avoir prévu à l'avance, d'envisager l'intervention de l'artillerie de calibre petit ou moyen

sur un front voisin du double de la portée du matériel. Un groupe de 105 pourra intervenir sur près de 20 km., un groupe de 155 obusiers sur 25 km.

La surface de la zone effectivement battue par un canon a donc augmenté dans des proportions considérables.

Enfin je voudrais signaler un point qui peut paraître un bien mince détail mais qui, à mon sens, a permis de gros progrès dans les délais de tirs en concentration d'un groupe ou d'un groupement après leur mise en position.

On dispose maintenant de goniomètres boussoles donnant, par l'utilisation de la déclinaison, une précision de 2 millièmes (ou plutôt une erreur relative maximum de 2°) dans les mises en direction.

Ceci est très largement suffisant pour le tir en concentration d'un ou plusieurs groupes.

Les opérations topographiques initiales s'en trouvent donc considérablement facilitées et accélérées. L'emploi conjugué du télémètre permet de réaliser en 15 minutes une topographie du groupe suffisante pour effectuer des concentrations.

Il va de soi que l'artillerie n'a pas été seule à subir des transformations profondes dans ses conditions d'emploi.

Nous n'examinerons dans l'évolution des autres armes que ce qui influe directement sur l'emploi de l'artillerie.

Radio et motorisation se sont conjuguées pour donner à la manœuvre terrestre une souplesse, une puissance, une rapidité peut-être jamais atteintes.

Toute organisation de l'artillerie qui ne se prête pas à la grande souplesse d'emploi, qui n'est pas apte à faire face rapidement et avec tous les moyens à portée d'intervention aux situations les plus imprévues est donc condamnée.

Nous reviendrons sur ce point à propos d'exemples de la dernière guerre, mais nous pouvons dire, dès maintenant, qu'avec la disparition des fronts continus, l'artillerie doit être capable d'intervenir dans toutes les directions. Sa zone d'action éventuelle, je ne dis pas normale, mais éventuelle, pourra être de 360°.

Une des contre-parties des avantages apportés par la motorisation réside dans l'apparition de ces interminables cohortes de véhicules dont une forte proportion est liée aux routes et aux pistes et qui étirent indéfiniment les Divisions.

Dans le cas d'une progression rapide, ce phénomène a créé à l'artillerie des problèmes nouveaux, difficiles, mais néanmoins solubles. Il va sans dire que les flancs de ce que certains ont appelé

les déplacements processionnels des armées motorisées de 1944-45 sont extrêmement vulnérables à une contre-attaque brutale et déclenchée par surprise. Les unités d'infanterie et de chars ne peuvent réagir en force que dans des délais souvent très longs. C'est alors à l'artillerie si elle a été convenablement organisée et articulée et si ces détachements de liaison ont été judicieusement répartis, si les réseaux radios nécessaires ont été prévus, de réagir de tous ses feux moins pour détruire l'ennemi ou l'arrêter que pour le ralentir suffisamment pour donner aux autres armes les délais nécessaires à leur intervention.

A la 2e D.B., c'était un principe permanent que l'artillerie était responsable de la sécurité des flancs de la division lorsque celle-ci était lancée en exploitation. Aussi, tout en laissant aux groupes chargés de l'appui direct la liberté d'action nécessaire à un appui efficace des éléments de tête, l'articulation de l'artillerie devait permettre à tout moment le regroupement des feux du maximum de groupes sur une contre-attaque ennemie d'où qu'elle vienne.

Quoique ne se déroulant qu'à l'échelon groupement tactique, car la 2e D.B. était alors étirée sur 150 km., dans sa mission de protection du flanc sud des armes alliées de Montargis à la Moselle, Dompaire en donne un bon exemple.

Nous en verrons un autre exemple à l'occasion de l'affaire de Strasbourg.

De tels problèmes se poseraient maintenant aux divisions d'infanterie comme aux divisions blindées.

Une autre difficulté nouvelle créée par l'étirement des colonnes réside dans le choix de la place que doit y occuper l'artillerie. Le chef de groupement et de sous-groupement désirera avoir en tête un élément de choc capable de bousculer rapidement une résistance ennemie. Il peut être tenté de placer en avant le maximum de chars ou d'infanterie et de reléguer son artillerie en arrière. Je dois dire qu'à la 2e D.B., chaque fois que ce procédé a été employé, les faits se sont chargés de le sanctionner impitoyablement par le ralentissement brutal ou même l'arrêt de la progression.

La place à donner à l'artillerie est, à mon sens, la suivante : avec l'élément de tête, un détachement de liaison et d'observation. A 3 km. derrière, une batterie et un élément réduit du PC de groupe, 3 à 6 km. plus loin, le reste du groupe d'appui direct.

La motorisation et le développement des matériels nouveaux ont eu une autre conséquence :

Alors qu'autrefois l'artillerie était pratiquement seule à pouvoir

le faire, toutes les armes disposent maintenant de moyens permettant de lancer loin des projectiles lourds.

L'infanterie dispose de mortiers de 81 et de 120, de canons de 105 d'accompagnement ou d'obusiers automoteurs, de canons sans recul, singulièrement efficaces dans l'appui de l'attaque.

L'arme blindée peut, avec ses canons de 75, 76, 90 et parfois plus, détruire très vite et économiquement un objectif ponctuel visible, et cela jusqu'à 2000 ou 2500 mètres.

Est-ce à dire que c'est la fin de l'artillerie ? Non, bien au contraire.

C'est que, en dépit de l'expression consacrée, la mission de l'artilleur ne consiste pas à tirer le canon, elle consiste à manier et appliquer des feux, des feux puissants. L'engin de lancement de l'arme véritable, le projectile, n'est que d'une importance secondaire.

Quelles vont être les conséquences de ce nouvel état de choses ?

Les petits objectifs de détail qui apparaissent sur le champ de bataille, le petit groupe d'hommes, qui s'infiltre, la mitrailleuse au coin du bois, le véhicule isolé pourront être pris à partie par les armes de l'infanterie ou des blindés.

L'artillerie pourra alors se consacrer presque entièrement à sa mission principale : les tirs de masse, prendre très vite à partie avec de gros moyens les objectifs importants.

En dehors de ses tirs essentiels, l'artillerie exécutera :

les tirs techniquement difficiles ;
les tirs lointains.

Le dernier des facteurs nouveaux, et le plus important c'est, de toute évidence : la place prise par l'aviation.

Je n'ai guère à insister sur ce point aussi essentiel qu'évident, 1940 a donné à ce sujet de dures leçons. De gros efforts ont été faits depuis pour en tenir compte. On a multiplié les pièces de DCA et l'on affecte même souvent une batterie de 40ms Bofors à la protection d'un groupe d'artillerie.

On a éloigné les pièces les unes des autres : les intervalles admis sont maintenant de 60 à 100 mètres.

Les pièces ont été réparties en vergers.

Grandes distances et vergers posent d'ailleurs des problèmes délicats d'adaptation des faisceaux à l'objectif et rendent plus difficile les tirs à vue.

Mais en fait rien ne supplée complètement à la supériorité aérienne.

Quelles sont les conséquences essentielles de ces facteurs nouveaux ?

L'élément premier d'une décision qu'elle soit de manœuvre ou de tir, est le renseignement tant sur l'ami que sur l'ennemi. Jamais le renseignement n'est assez complet, ni assez vite connu.

Or, par ses observatoires et son aviation légère, l'artillerie surveille l'ensemble du champ de bataille jusqu'à l'horizon visible. La radio lui permet une très grande souplesse dans l'organisation de son réseau d'observatoires.

En même temps, ses officiers de liaison auprès des chefs qui mènent l'action et cela, souvent jusqu'à l'échelon compagnie, parfois plus bas, lui fournissent les renseignements de contact pris à leur source même.

Lorsqu'elle n'a pu détacher d'officier de liaison auprès d'un élément dont le rôle devient soudain important, l'écoute de réseau de cet élément lui permet souvent d'en suivre l'action.

En même temps qu'il obtient ces renseignements de l'avant, l'artilleur en reçoit de l'arrière par la liaison matérielle étroite avec les divers échelons du commandement et aussi par les organes spécialisés de l'artillerie de corps : groupes d'observation d'artillerie, section d'interprétation photo.

Ce qui est connu sur l'ennemi en quelque point que ce soit du champ de bataille, l'artillerie a maintenant les moyens de le diffuser rapidement, de le rassembler, de le recouper, de l'exploiter et de le faire connaître au commandement et cela dans des délais très brefs.

L'artillerie apporte ainsi au commandement un concours précieux qui a profondément frappé de nombreux chefs en 1944-45. C'est par l'artillerie qu'ils étaient en général renseignés le plus complètement et le plus vite.

Ces possibilités transforment le caractère même de l'intervention de l'artillerie dans de nombreuses phases de la bataille.

A condition que l'on dispose au moment de l'action de suffisamment de renseignements, et je souligne cette condition, l'action de l'artillerie va pouvoir se faire sur renseignement du moment et non en fonction d'un plan préétabli, rigide et coûteux.

Nous le verrons à propos des exemples étudiés : peu de tirs, *a priori*, beaucoup de tirs éventuels préparés à l'avance mais exécutés seulement sur ordre et en fonction du développement de la manœuvre. Telle sera la caractéristique essentielle des plans de feux tant offensifs que défensifs.

Les tirs *à priori* sur une zone de terrain pouvant être dangereuse

et non sur un ennemi reconnu, ne sont plus exécutés qu'en cas de carence complète des moyens de renseignements. Le barrage roulant en particulier est à peu près disparu.

Les conséquences principales sont :

— économie considérable de munitions ;
— grâce à cette économie, possibilité d'agir avec beaucoup plus de poids sur tout objectif valable connu à l'avance ou même décelé au dernier moment.
— augmentation considérable de la souplesse de manœuvre des troupes de toutes armes. Au lieu d'être liée à un plan de feu *à priori*, cette manœuvre peut s'adapter à toutes les occasions qui apparaissent au cours du combat, car l'artillerie peut en suivre les développements les plus imprévus.

Mais pour que ces développements puissent jouer à plein, il faut que l'officier d'artillerie ait le réflexe absolu de rechercher et de transmettre le renseignement. La création chez les officiers d'artillerie du réflexe du renseignement poussé à un point tel qu'il joue automatiquement même dans le désordre et l'excitation des premiers combats, le dressage au renseignement si j'ose employer ce terme, constitue un élément de base dans l'instruction de l'officier d'artillerie.

Les mêmes moyens qui permettent à l'artillerie de suivre pas à pas le déroulement du combat vont lui faciliter considérablement son entrée en action.

J'y ai déjà fait une brève allusion à propos de la radio.

Avec les moyens matériels de 1939, répondre rapidement et sûrement à toute demande de tir des autres armes, adapter sa manœuvre et ses tirs aux phases les plus mouvantes de la bataille, demandait d'un commandant de groupe d'appui direct et de tous ses officiers une remarquable maestria et des conditions très favorables.

Balancer rapidement et efficacement tous les feux d'artillerie sur le front d'une division requérait une maîtrise exceptionnelle. C'était un problème très difficile même pour les plus brillants et la solution adoptée restait souvent à la merci d'un incident technique.

Ces mêmes problèmes ne demandent plus maintenant que de bons officiers solidement instruits, des unités rodées et des transmissions bien servies. Toute unité ou ensemble d'unités d'une bonne valeur moyenne doivent y parvenir.

Je vous donnerai à ce propos les résultats admis comme normaux à l'artillerie de la 2e D.B. avec un personnel très entraîné mais en se réservant une marge de sécurité de façon à donner toute garantie à l'élément appuyé.

Délai de déclenchement des tirs d'une batterie : si les pièces sont déjà placées sur les éléments de tirs, moins d'une minute,

pour un tir essentiel d'un plan de feux deux minutes,

pour un tir non préparé 3 à 5 minutes, réglage compris.

Délai de déclenchement des tirs d'un groupe :

tir d'un plan de feux 2 à 3 minutes.
tir non préparé 5 à 7 minutes.

Si le tir n'est pas déclenché à l'initiative de l'officier d'artillerie, il faut ajouter le délai de transmission entre l'officier d'infanterie ou de l'arme blindée et l'artilleur.

Concentration de l'artillerie divisionnaire demandée par un commandant de groupe ou ordonnée par le commandant de l'A.D. : 7 à 8 minutes.

Si cette concentration est demandée par un officier subalterne observateur de l'avant habilité à le faire, il faut ajouter 2 à 3 minutes de délai supplémentaire.

Concentration de tous les groupes disponibles d'un Corps d'Armée pour lesquels l'objectif est dans le champ de tir normal en direction des pièces :

Si cette concentration est ordonnée par le Commandant de l'artillerie de Corps ou demandée par un commandant d'artillerie divisionnaire ou un officier habilité à le faire

15 minutes ;

S'il n'y a pas urgence absolue, il est prudent, pour que le maximum de groupes y participe, de compter sur

30 minutes.

S'il s'agit maintenant d'une artillerie en mouvement sur route, reconnaissances non faites, les délais d'intervention sont les suivants :

pour une batterie : cas optimum, c'est-à-dire terrain permettant la mise en batterie à proximité immédiate de l'endroit où est reçu l'ordre de tirer : 5 minutes.

Cas moyen 10 à 20 minutes.

Pour le groupe, chacune de ses batteries doit pouvoir tirer indépendamment dans les délais ci-dessus et le groupe doit pouvoir

exécuter des tirs centralisés, par exemple, faisant suite au réglage d'une pièce, dans un délai de 30 minutes pour un cas moyen.

On voit ainsi avec quelle terrible efficacité et quelle rapidité le commandement peut, maintenant, marquer son action et sa volonté dans la bataille, grâce à son artillerie.

Avec un délai de 30 minutes, le général commandant un Corps d'Armée pourra faire abattre, sur un objectif décisif, le tir de 20 groupes et y déverser en trois minutes 3000 coups de calibres de 105 à 240.

Avec un délai de 10 minutes, le général commandant une division pourra faire déverser sur un objectif qui le justifie 2000 coups de 105 à 155.

Jamais le principe Artillerie Arme du commandement n'avait pu recevoir une application aussi rigoureuse.

En voici une conséquence importante sur le plan de la tactique générale.

Si la poussée sur une zone étroite est de règle en exploitation contre un ennemi désorganisé, elle est interdite devant un ennemi dont *l'artillerie est manœuvrière* et qui est assez cohérent pour que l'attaque soit initialement menée à l'allure de l'homme à pied. L'attaque en doigt de gant de un à deux kilomètres de front est condamnée à l'échec. Il suffit, en effet, de la simple artillerie organique d'une division massée sur ce front pour ralentir, puis bloquer, la progression.

Etirée du Rhinau, sur le Rhin, jusqu'à Sélestat inclus, sur un front en équerre qui passait par Baufeld et d'un développement de 35 kilomètres, ne disposant plus que de ses trois groupes d'artillerie organiques, la 2e D.B. se trouvait à la mi-décembre 1944 dans une situation assez délicate dans la zone même où l'ennemi devait, un mois plus tard, bousculer une autre division française et menacer Strasbourg.

Le terrain détrempé interdisait à nos chars de quitter les routes alors que les Panther pouvaient encore circuler partout. Nous avions donc perdu, au profit de l'ennemi, toute possibilité de manœuvre. Quatre bataillons d'infanterie pour un front de 35 kilomètres, d'une forme très défavorable, et coupé en deux par l'Ill, c'était totalement insuffisant.

Ayant senti la menace, j'avais très soigneusement organisé la liaison directe entre groupes, par échange d'officiers de liaison et de plans de feux.

Le 15 décembre, par une brume épaisse interdisant toute observation lointaine, l'ennemi attaqua sur Neunkirch, dans la zone

la plus défavorable pour nous avec deux bataillons d'infanterie et douze chars.

Nos éléments d'infanterie décrochèrent tout en gardant le contact à vue. Un observateur d'artillerie marchait avec les derniers éléments et put ainsi maintenir constamment, sur les éléments ennemis, les feux des trois groupes de l'artillerie divisionnaire. Après trois kilomètres de progression sans opposition, l'attaque s'arrêta d'elle-même, à quelques centaines de mètres de Neunkirch, puis rebroussa chemin. Elle avait été soumise exclusivement aux tirs de l'artillerie divisionnaire.

On admet souvent qu'une position défensive est à base de centres de résistance fermés de l'importance moyenne d'un bataillon d'infanterie et que les intervalles importants entre ces centres ne sont battus plus ou moins bien que par des feux de ces centres.

Cette disposition appelle, je pense, une réserve sérieuse. Il est nécessaire qu'entre ces centres existent des éléments de liaison assez importants pour que les patrouilles et les petites attaques locales ennemies ne puissent déterminer exactement le contour des centres de résistance. Sinon l'ennemi pourra écraser successivement chacun de ces centres et désarticuler très vite tout le système de défense.

Il suffit, en effet, de cinq minutes de tir de toute l'artillerie d'un Corps d'Armée pour détruire ou tout au moins neutraliser pour longtemps un tel centre de résistance.

Nous verrons plus loin l'exemple typique d'Azerailles. Ce centre de résistance organisé à loisir entouré d'importants champs de mines avait pu être localisé exactement. Des tirs d'artillerie brefs, mais puissants et ajustés, ont réglé son sort en quelques minutes.

De ce que je viens de vous dire, il ne faudrait toutefois pas en conclure qu'il faut toujours et exclusivement employer l'artillerie en masse.

Certes, c'est là le mode d'emploi qu'il faut rechercher obstinément. Plutôt que de battre tous les objectifs par des tirs insuffisamment nourris parce que trop nombreux, il vaut mieux frapper fort sur les points essentiels. Ne pas faire d'épicerie suivant l'expression consacrée.

Mais ce serait, à mon sens, une erreur grave de faire de la centralisation un principe rigide, car si l'artillerie est l'arme de la puissance, elle est aussi celle de la souplesse.

Contre un ennemi disposant d'une aviation et d'une artillerie efficaces, un système trop centralisé est malgré tout assez fragile

car il suffit de la destruction de quelques PC pour en diminuer l'efficacité.

D'autre part, on ne trouvera qu'en petit nombre, sur le champ de bataille, des objectifs réels justiciables d'un tir massif.

Enfin, et surtout, agir ainsi dans une guerre de mouvement, c'est concevoir le combat comme un drame lent et compassé où tout se déroule suivant la logique impeccable d'un mécanisme bien réglé. Or bien souvent il n'en est pas ainsi et ce sont de petits incidents locaux bien exploités qui ont été à l'origine des grandes décisions.

Une colonne se présente par surprise devant un village tenu mais dont la garnison n'a pas été alertée. Quelques coups de canon bien ajustés et tombant immédiatement pourront empêcher la garnison de se porter à ses postes de combat. Le village sera pris sans difficulté apparente, alors que quelques minutes de retard auraient renversé la situation au profit du défenseur et qu'il aurait peut-être fallu ensuite des combats longs et très coûteux pour obtenir le même résultat.

En voici un exemple typique fourni par la prise de la Petite Pierre qui ouvrit au groupement D la porte de l'Alsace : c'est un officier de chars qui parle !

« Le village escarpé domine la route d'accès. Le premier contact est pris à 1200 mètres. L'artilleur se place à un observatoire d'où il voit le village et la progression et tire en fusant sur le village, avec sa batterie (à quatre pièces). Résultats : 30 ennemis tués, 80 prisonniers, cinq blessés chez nous. »

En voici un autre exemple :

« A Blanc-Mesnil, des tirs fusants d'une section sont exécutés sur les vallonnements Est du village, à 300 mètres de nos chars portant des fantassins. Résultats : 90 prisonniers armés de nombreux basocks faits par une infanterie très inexpérimentée (FFI.). »

Dans la défensive on fait grand cas de l'efficacité de la contre-attaque immédiate de l'infanterie menée par des éléments parfois inférieurs à la section mais intervenant sans délai sur un ennemi encore essoufflé et non installé. A cette contre-attaque immédiate, correspond la réaction immédiate d'une batterie, qui pourra être d'autant plus valable dans une situation confuse que son tir sera plus précis.

En voici un exemple :

Le 23 mars 1943, en Tunisie, le X^e corps blindé de la VIII^e Armée britannique, chargé de donner le crochet du gauche destiné à faire tomber la ligne Mareth avait été stoppé net au défilé du Mur Romain, au Sud d'El Hamma. La Force L du général Leclerc s'était alors emparée, après de durs combats, des pitons du Djebel Matleb qui commandaient le défilé.

L'importance même des objectifs atteints, qui devaient en fait décider du sort de la bataille, nous valut, pendant toute la journée du 24, l'honneur d'être pris très violemment à partie par toute l'artillerie allemande disponible. Mais nos positions étaient bien fragiles, car nous manquions d'effectifs. Vers le milieu de l'après-midi, une attaque fort bien préparée se déclencha brutalement à très courte portée dans ce terrain très coupé. Elle est appuyée sur des tirs d'artillerie particulièrement fournis qui nous causent des pertes. Près du commandant de l'artillerie se trouve un artilleur néozélandais qui pourrait rameuter toute l'artillerie disponible du Corps d'Armée. Mais il faudrait des délais et surtout retirer certains de nos éléments installés trop près des objectifs. C'est tout notre dispositif qui est mis en question.

Le commandant de l'artillerie décide de se contenter du tir immédiat d'une batterie française, en prenant d'ailleurs le risque d'écrêter quelque peu les positions amies. Le tir est déclenché, à l'initiative d'un officier d'artillerie placé à hauteur du guetteur d'infanterie le plus avancé et hurlant ses demandes au commandant de l'artillerie posté sur le piton voisin. Ce tir cloue l'attaque au sol au moment précis où elle va aborder la position. Une contre-attaque française de moins d'une section déclenchée immédiatement, toujours à la voix, bouscule l'ennemi. C'est nous qui garderons le Djebel Matleb.

Faut-il centraliser ?

Faut-il décentraliser ?

Il y a là un faux dilemme. La seule réponse à faire c'est qu'il faut pouvoir passer de l'un à l'autre très vite chaque fois que la situation l'exige, la seule règle doit être celle de l'efficacité. Les moyens actuels le permettent.

Ceci exige des officiers d'artillerie une instruction et un sens tactique très poussés. Mais ce n'est qu'à ce prix que l'artillerie pourra s'adapter à l'évolution continue de la tactique et continuer à remplir son rôle dans la bataille.

LE GÉNÉRAL DE BRIGADE CRÉPIN (France)